

LE RÔLE JOUÉ PAR LES FEMMES DANS L'ÉPANOUISSEMENT DU BOUDDHISME

par Anuradha Sridhar*

« Les femmes sont de par leur nature à dialoguer et leur influence sociale, les citoyennes du monde. Quel est ce civisme ? Je réponds que c'est celui des femmes de bonne volonté ! »

Aux VI^o-V^o s. av. J.C., le Bouddhisme fait son apparition en Inde et participe au grand mouvement de réforme religieuse qui touche plusieurs pays d'Asie. Mais il s'en distingue par le fait que c'est la seule religion d'Inde qui se soit répandue bien au delà de ses frontières et dont le message accepté par les masses populaires ait modelé la civilisation dans de nombreux domaines pendant des siècles. Il était alors considéré comme une des nombreuses hérésies à caractère éthique; il fut proclamé religion officielle au III^o s. av. J.C. Et jusqu'au XI^o s. après J.C., il occupa une place très importante à côté de l'Hindouisme.

Son fondateur, né en 563 av. J.C., s'appelle Gautama. D'origine princière, il reçoit de son père Soudhodana, roi des Sâkyas, le nom de Siddhartha (Celui qui a atteint son but); il quitte sa famille en quête de la vérité et suit une vie d'ascèse pendant six ans. Un jour, alors qu'il se trouve à Gayâ dans le Magadha (actuel Bihâr), assis sous l'arbre bô (espèce de figuier), il découvre soudainement ce qu'il recherchait : il s'éveille à la vérité et il est désormais appelé le Bouddha (l'Eveillé ou l'Illuminé) ou Shakyamuni .

Il se fit, à une époque de formation de grands états, le porte-parole de la protestation des masses populaires contre le brahmanisme qui ordonnait la division en castes et prêchait des rites sophistiqués d'adoration de divinités et des sacrifices. Sa fuite du milieu royal lui a permis de retrouver la libération du cycle des renaissances. Il prêchait la délivrance des souffrances par l'extinction des désirs et enseignait le chemin pour arriver à l'Eveil. Il proclamait que seule la perfection morale menant au nirvâna permettait de se libérer de ses souffrances. Les idées du Bouddha furent d'abord propagées sous forme de paraboles et de contes, etc. Le Bouddhisme est né dans les territoires républicains à caractère égalitaire au nord de l'actuel état de Bihâr. Il existe quelque désaccord concernant la nature démocratique de ces républiques. Mais par rapport aux états monarchiques voisins de ces régions, le pouvoir y était détenu par un groupe, non pas par un individu. Principalement agricole, le pays jouissait d'une économie florissante qui se

manifestait dans la vie paysanne et artisanale évoluant vers un développement urbain. Pendant cette période de transformation, diverses sectes hétérodoxes sont nées, notamment le Jâinisme et le Bouddhisme. Divers groupes d'ascètes errants et de disciples ont questionné l'orthodoxie prévalente en avançant des idées révolutionnaires.

En Occident, l'étude du Bouddhisme dans son contexte historique est relativement nouvelle. L'intérêt que les chercheurs occidentaux ont montré pour ce sujet s'est d'abord éveillé à travers les principaux textes tirés du sanscrit, du pali, du birman, du tibétain ou du chinois qui décrivent une forme dérivée et divergente du Bouddhisme. La littérature originelle des bouddhistes, les manuscrits palis sur lesquels se basent les versions sanscrite et chinoise n'ont vu le jour qu'après que celles-ci furent maîtrisées. Les textes sont classés en 2 groupes: canonique, ceux sensés être rédigés à partir du décret du premier Concile tenu après la mort de Gautama, et, post-canonique, rédigés ultérieurement. 200 ans après la mort de Shakyamuni, il n'existait toujours pas de document écrit; nous n'avons sur lui aucun témoignage contemporain et les premiers textes le concernant ne sont apparus que plusieurs siècles après sa mort, au début de notre ère. Parmi les innombrables versions des récits racontant la vie du Bouddha qu'a produit l'Orient bouddhiste, il n'en est pas une qui puisse faire figure de texte fondateur ou faire autorité sur les autres. Les textes orientaux ne s'accordent pas en tous points et certains ne portent que sur la première partie de la vie du Bouddha jusqu'à l'Illumination, tandis que d'autres mettent l'accent sur la période de l'Eveil et de la Prédication ou s'intéressent surtout à l'Extinction.

Dès son premier sermon, prononcé à Bénarès, sortent les traits fondamentaux de son message. Le Bouddha formule sa méthode pour supprimer la souffrance : la cause de la souffrance, dit-il, est dans le désir non-réalisé; il faut donc supprimer le désir en abolissant notre vouloir-vivre: cela s'appelle le renoncement. Si nous renonçons à tout ce que nous désirons, nous sommes détachés du monde, ce qui signifie que nous ne souffrirons plus dans la vie présente et qu'après la mort de notre corps, nous ne renaîtrons plus dans une autre vie. Pour celui qui a réalisé le renoncement parfait, son karma disparaît et il quitte le cycle des renaissances. Pour appliquer cette méthode, le Bouddha fonda le Sangha qui réunissait les Bhikkhus¹, soumis à sa règle. Le renonçant parfait entre dans le nirvâna. Du vivant même du Bouddha, la Communauté s'est constituée peu à peu et s'est progressivement organisée et établie.

¹ Moines.

LA PLACE DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ ANCIENNE

Dans l'Inde ancienne, notamment pendant l'ère védique, le statut des femmes était aussi bas que celui des esclaves et sans aucun honneur. La naissance d'une fille augurait mal; elle était beaucoup moins désirée. Jusqu'à son mariage, elle était considérée comme un fardeau et ne représentait qu'une source d'anxiété pour ses parents. Elle aura désormais un époux, à qui elle est destinée à être donnée vierge, et, à qui elle devra obéir et rester fidèle. Pratiquement, elle devient donc un objet d'échange entre lignages patrilinéaires, en raison du vieux principe d'exogamie. Avoir un fils devient non seulement une obligation religieuse car le fils aîné est seul capable d'accomplir les rites nécessaires au père défunt, mais c'est aussi la condition sine qua non de l'existence d'une famille en système patrilinéaire. De là, la très large licence accordée par le droit hindou pour avoir des fils.

Les problèmes posés par le mariage hindou imposent une complication supplémentaire par le versement d'argent et de cadeaux entre les deux familles. La forme la plus ancienne de ces versements est probablement le "prix de la fiancée" qu'un père verse au père de sa belle-fille.

Le statut brahmanique de la veuve est essentiellement patriarcal; il n'a pu prendre forme que dans le contexte d'une société où la femme était totalement soumise à l'homme et ne vivait que pour lui. Les veuves étaient des êtres déçus auxquels le remariage était interdit.

Pendant l'ère bouddhiste, il y eut un développement, marqué par une différence frappante. Les femmes commencèrent à disposer de plus de liberté et d'égalité et à bénéficier de plus de respect et d'autorité. Bien que leurs activités se limitaient à certains domaines dans le foyer, la société et la religion, leur sort commençait à s'améliorer. L'émancipation féminine, si l'on peut appeler un tel mouvement, fut encouragée et s'accéléra grâce à l'intelligence innée des femmes. Les hommes imprégnés de l'enseignement bouddhiste, répondaient favorablement aux signes constamment manifestés par les femmes dans la vie quotidienne : dévouement, sens du sacrifice, courage et endurance. Le Bouddha a donné le Dharma aux deux; il parla tant aux hommes qu'à leurs femmes. De plus, les femmes se comportaient bien et étaient intelligentes. La naissance des filles n'était plus un fardeau; les femmes royales et de castes élevées pouvaient choisir leurs maris; elles n'étaient plus obligées de se marier pour sauver leur honneur. Elles sont ainsi devenues des individus contrôlant leur propre destin.

Pendant l'ère bouddhiste, les femmes avaient une personnalité propre, un caractère, un esprit et une volonté et évoluaient positivement par rapport à la vieille tradition hindoue où leur dépendance entière à l'homme les asservissait telle une esclave, l'adorant entièrement toute une vie et produisant des fils pour accomplir les rites au père défunt.

Gautama était solidaire des filles. Nulle part dans la littérature palie il n'est fait négativement référence à la naissance d'une fille. De même que la littérature canonique ne fait aucune allusion à des mariages d'enfants. A l'inverse de ce qui se passait chez les brahmanes, le contrat de mariage était une affaire de famille en l'absence des astrologues, rites, promesses ou oblations. Bien que la monogamie

prévalait à l'époque bouddhiste, la polygamie n'était pas condamnée. Le Bouddhisme ne suivait pas non plus la croyance selon laquelle les fils détenaient un statut particulièrement important envers le père, comme chez les brahmanes. L'adoption de filles fut une innovation.

LA PLACE DES FEMMES DANS L'ORDRE BOUDDHIQUE

La vie et l'administration de Gautama se passait au sud de l'actuel état de Bihâr où le monachisme en Inde avait pris racine. On témoigne d'un rôle actif joué par les femmes disciples du Bouddhisme 100 ans environ après l'avènement de cette religion. La communauté établie autour du Bouddha ne comptait pas seulement des moines. Cinq ans après son illumination, en fondant un ordre de Bhikkhunis ou nonnes, le Maître permit aux femmes d'embrasser l'austère vie monastique. Le Dr. Hajime Nakamura, philosophe bouddhiste réputé dit que l'apparition d'un ordre de nonnes fut un développement étonnant dans l'histoire religieuse mondiale. Il n'existait, à la même époque, aucun ordre religieux pour femmes, ni en Europe, ni en Afrique du nord, ni en Asie occidentale ou orientale. Le Bouddhisme est la première religion à en produire un.

A l'époque de Gautama, les nonnes se regroupaient en 3 catégories : les femmes pionnières, les femmes de toutes conditions et les communautaires des 'Theris' et toutes atteignaient l'état d'arahant.

Parmi les castes supérieures de la société bouddhiste indienne, la grande majorité des femmes dépendaient de leurs enfants, maris ou pères. Elles ne travaillaient que dans le foyer comme mère, femme ou fille. Selon diverses sources, dans les familles pauvres, les femmes exerçaient une profession ou un métier : travail aux champs, gardiennes des sites funéraires, femmes acrobates, femmes musiciennes jouant de la flûte, des bheri ou des cymbales, et même des esclaves domestiques, d'après le commentaire du Dhammapada. Les esclaves appartenaient à la classe propriétaire. Ils n'étaient pas du tout maltraités et étaient libérés avec le consentement de leurs maîtres pour leur permettre d'entrer dans l'ordre mais n'avaient pas le droit d'y être ordonnés.

Se développant sans cesse, leur vie avait une plus grande valeur en soi, elles commençaient à ressentir un besoin de liberté pour les autres femmes, et prenait un caractère beaucoup plus religieux à la maison et en société.

Il est vite apparu qu'une des expressions de cette liberté nouvellement acquise se trouvait hors des occupations purement domestiques et rituelles. Une vie révérencieuse, entièrement consacrée à la perfection et détachée du monde donne un sens nouveau. Cet accroissement de liberté marqua une division nette entre les femmes : celles qui restaient dans la société comme religieuses laïques et celles qui quittaient la société pour entrer dans l'ordre afin de devenir bhikkhunis, nonnes ou soeurs. Elle se sentaient attirées par cette vie de perfection.

Il est connu qu'une secte, ou, communauté de personnes qui ont les mêmes opinions et principes ou qui suivent les mêmes enseignements religieux, finit par trouver une certaine stabilité et détenir une forte autorité ainsi qu'une capacité à se maintenir. Les aspirations et les intérêts communs mènent à une véritable solidarité. Ainsi, le système monastique peut se targuer de résister contre toute forme de division, et, spécialement si une communauté de nonnes y est intégrée. Il y avait, à l'époque, une réprobation contre les maux sociaux : ainsi le Bouddhisme s'est retrouvé, non seulement, en opposition au brahmanisme, de par sa large contribution à la définition de nouveaux rites et rituels, mais aussi en révolte

contre le système de caste. Ainsi il s'est également efforcé de promouvoir la cause des droits des femmes avec déjà un air de modernité.

A l'époque du foisonnement bouddhiste, le statut de la femme célibataire se trouvait à un niveau plus élevé, jamais connu auparavant en Inde et son sort s'était largement amélioré. A la création de l'ordre, il était parfaitement respectable pour une femme célibataire d'y entrer ainsi que pour les veuves de devenir nonnes à leur gré. On n'utilisait pas l'ordre pour se débarrasser des jeunes filles non-désirées. Ce n'est que plus tard que l'ordre est devenu le refuge des pauvres, des misérables et des veuves lorsqu'il a perdu son caractère premier.

Les huit règles principales pour l'admission des femmes dans l'ordre ont été établies par Gautama. Mahaprajapati a pu y entrer à condition qu'elle les suive. L'acceptation des règles ainsi que le consentement à prendre la responsabilité des autres disciples femmes faisait partie de l'initiation.

Les toutes premières règles établies pour les nonnes, précises et définitives, ont été prévues pour conserver et promouvoir l'intégrité de l'ordre des femmes en tant que corps, indépendamment de ses liens avec le monde séculier. En dépit de ce règlement, les femmes de tous les coins du nord de l'Inde et de niveaux de vie différents sont entrées en grand nombre dans le Sangha, y trouvant diverses possibilités préférables à la vie restreinte du foyer. Les poètes ont parlé du pouvoir transformateur du Bouddhisme dont leur nouvelle vie bénéficiait. Les seules conditions étaient d'être en bonne santé et sans dettes.

L'entrée dans l'ordre n'imposait nullement aux femmes de tout recommencer à zéro, ou de se couper de son passé. Leur combat consistait à se développer, allant d'un état inférieur à un autre, supérieur. Les femmes dans l'ordre se mêlaient librement au monde extérieur, n'oubliant jamais leurs origines.

Aucune ne se sentait obligée d'y rester contre son gré. Ce n'était pas une institution inhumaine, pas plus qu'une prison. Elles y entraient de leur propre chef. La conversion de femmes par des femmes fut la plus grande contribution qu'elles aient faites à la religion bouddhiste. Mahaprajapati a converti des jeunes filles, des étudiantes et des filles de classes riches qui craignaient la malédiction de leur argent. Dhammadinna, une des plus célèbres prêtresses, a conduit deux femmes jusqu'à l'état d'arahant; elle enseignait dans sa totalité le principe du chemin du développement.

L'ambiance dans l'ordre promettait une réussite spirituelle. On y trouvait des personnes épanouies et d'autres qui cherchaient à améliorer leurs vies et, en même temps, on encourageait même des femmes qui ne méritaient pas d'y entrer. Bien que l'accord du père, du mari ou du fils était nécessaire, la femme décidait seule d'y entrer. Si elle était seule, elle décidait elle-même avec les encouragements d'un membre de l'ordre. La religion était bien acceptée en Inde - la révolte, l'instabilité intellectuelle de l'ère qui précédait l'avènement du Bouddhisme, avait ouvert plusieurs possibilités spirituelles aux femmes. Dans l'ordre bouddhiste, la renonciation espérée de ses membres n'avait pas un caractère sévère.

Les gens y étaient, dans une grande mesure, libérés du fardeau de la vie quotidienne, avec ses problèmes financiers et économiques et les décisions à prendre. Bien que Gautama n'ait pas interdit les austérités, il n'a jamais encouragé

les recluses à les accomplir. Il a toujours mis l'accent sur la voie médiane. Prêcher aux disciples laïques et aux autres nonnes a davantage développé le Bouddhisme. Parmi les prêchesses qui se distinguaient dans la diffusion du Dharma on comptait Sukka, Patacara versée dans le Vinaya et Mahaprajapati. La pensée bouddhiste est imprégnée de l'idée de karma; on ne pouvait alors établir des règles précises sur le comportement d'un homme. Les vies individuelles ne peuvent être formées sur la base d'un schéma unique car il y a des différences. On ne faisait aucun vœu de rester dans l'ordre pour la vie.

Il faut remarquer que le Bouddhisme était marqué par l'absence d'injonction aux membres laïques de faire partie de l'ordre, d'où le témoignage de l'égalité entre hommes et femmes concernant leur jugement et leur capacité à faire des dons. Les laïques s'occupaient uniquement de la conversion du peuple. Un élément originel du Bouddhisme, contrairement à l'hindouisme, était que les nouveaux convertis venaient de toutes les classes et castes sociales. Ainsi les laïques ont certainement aidé à propager le Dharma.

Il n'y avait aucun sacrifice dans la nouvelle religion. Le Roi Udena a été converti par sa reine, Samavati, qui fut elle-même convertie par Khujjuttara, une de ses esclaves. Le Roi Pasenadi de Kosala a été converti par Mallika, une de ses reines, après que celle-ci ait rencontré Gautama et influa sur son mari; un roi détenait une influence considérable sur le royaume : sa conversion garantissait que le Dharma se répande plus rapidement. La religion de Gautama pourrait alors revêtir un caractère de religion d'état. La Reine Mallika qui apprit et enseigna le Dharma, a fait des conversions considérables tout en soutenant le Sangha grâce à ses dons.

Le travail de conversion est le résultat d'un dialogue, d'un discours continuellement animé et actif grâce à la foi confiée aux disciples par le Maître, d'où la conviction et le désir des laïcs d'apprendre et de suivre le Dharma sublime et excellent pour les hommes. Sans la reconnaissance du peuple, la religion ne se serait pas répandue aussi rapidement depuis les membres de l'Ordre jusqu'aux laïcs, et de là aux non-croyants.

En tant qu'idéologie, le bouddhisme est marqué par son opposition aux rites sacrificiels prescrits par les Védas, et son rejet de l'autorité religieuse ou sociale des brahmanes. Il met l'accent sur l'expérience et l'éthique. Selon le Bouddha, la vérité ne devrait se trouver ni dans la loi ni acceptée par révérence au Maître mais éprouvée comme l'est l'or par le feu.

Pourtant, bien que le Bouddhisme accepte que les hommes et les femmes puissent atteindre le nirvâna, et, que les moines et les nonnes aient la même formation méditative rigoureuse (même éducation philosophique, même possibilité d'enseigner la doctrine), les écrits bouddhistes discriminèrent les femmes, niant qu'elles aient la capacité d'atteindre la boddhéité.

Seul, le Sûtra du Lotus permet à tous, hommes et femmes, d'atteindre l'éveil. Shakyamuni exposa le Sûtra du Lotus au cours des huit dernières années de sa vie et l'a défini comme étant son enseignement fondamental. Ce sûtra explique en effet que tous les hommes possèdent l'état de Bouddha, et qu'il est possible à chacun, sans exception aucune, d'éveiller en cette existence un état de vie suprême où nous

réalisons que notre vie et celle de l'univers ne sont qu'une seule et même chose. Dans le Sûtra du Lotus, Shakyamuni explique son illumination et ce qu'est la Loi de l'univers, mais à aucun moment il ne la révèle. Dans le XII^o chapitre (Devadatta), Shakyamuni a révélé l'étonnant pouvoir du Sûtra du Lotus qui permet même aux criminels et aux femmes (à qui les sûtras antérieurs n'avaient cette possibilité) d'atteindre la boddhéité. Shakyamuni demandait aux nonnes de propager la Loi en ce monde-ci, leur déclarant qu'elles iraient la propager dans les terres des autres directions. Shakyamuni, avant d'entrer dans la vie monastique avait prédit à Mahaprajapati, sa tante, et à Yashodhara, son épouse ainsi qu'à d'autres nonnes, qu'elles atteindraient la boddhéité. Même après la révélation de l'atteinte de la boddhéité par la fille du roi-dragon, ces deux femmes doutaient encore de pouvoir un jour l'atteindre. Comprenant leur inquiétude, Shakyamuni leur dit "Vous aussi, si vous pratiquez la voie de bodhisattva, vous atteindrez immanquablement la boddhéité". Ceci symbolise le fait que toutes les femmes atteindront la boddhéité. De plus, les écrits du Mahayana dont le Sûtra du Lotus fait partie, ont assez fréquemment employé des termes à l'adresse "des hommes et femmes de bonne volonté". C'est-à-dire, qu'originellement les hommes et les femmes provenaient de bonnes familles et qu'il y avait plus de femmes actives que d'hommes dans l'ordre du Bouddhisme Mahayana.

LA LITTÉRATURE BOUDDHIQUE FÉMININE

Les documents concernant les femmes bouddhistes sont tirés de la littérature canonique, des commentaires ultérieurs, des contes Jataka et Milindapanha ainsi que du Vinaya-Pitaka, un des plus anciens livres bouddhistes.

Le "Therigatha" réunit 73 vers ou psaumes qui forment un recueil et dont 71 sont prononcés par les nonnes à titre individuel. Ces psaumes sont la preuve vivante d'un but défini qui s'inspire de l'effort courageux, d'une réalisation de synthèse et d'émergence de la personnalité, demeurés à l'état latent sans aucun moyen de s'exprimer.

Tant la poésie bouddhiste que bhaktie prennent leur source dans les mouvements qui se sont opposés à la discrimination des castes et à l'hindouisme ritualiste dominé par les prêtres brahmanes. Les poèmes se basent ainsi sur des expériences de vie. Les chansons nous permettent de voir de plus près les vies personnelles de femmes d'origine diverse entrées dans la communauté monastique. Il y avait des paysannes, des pauvres, des petites artisanes, des femmes riches et des filles de commerçants, des nobles et des courtisanes. Plusieurs poèmes parlent de l'oppression clanique ou sexiste. D'autres apportent la critique d'une religion qui n'accorde plus de place à la souffrance ou au désir individuel. D'après le Bouddha, tous les gens, quels qu'ils soient, s'unissent en Bouddhisme comme les fleuves qui se jettent dans la mer.

Le Therigatha, ou chansons de nonnes remontant au VI^e s. av. J.C. en langue palie, est l'anthologie la plus ancienne connue de la littérature féminine en Inde et a pris forme lorsque les chansons composées par les "theris" bouddhistes, ou nonnes supérieures, ont été rassemblées. Les poètes étaient évidemment contemporains du Bouddha bien que les 522 vers du recueil qui nous parviennent n'ait été écrit seulement qu'aux environs de 80 av. J.C.

Chaque parole de ce recueil, ainsi que le volume de chansons l'accompagnant, composée par les moines, apporte le témoignage d'une vie transformée par les enseignements du Bouddha. Ils célèbrent la liberté du labeur et de la souffrance dans la vie quotidienne, mais plus souvent d'un pivot secret dans le coeur ou d'une anxiété brûlante. Le Paramatta Dipani, ou le commentaire accompagnant l'anthologie, nous fournit des notes sur les chansons ainsi que des renseignements sur la vie des theris. Les biographies sont des histoires de la noblesse décrivant les naissances antérieures des poètes ainsi que les circonstances dans lesquelles les femmes ont atteint la boddhéité, se libérant ainsi du cycle des renaissances. Les érudits suggèrent que ces compositions (récitées par des theris errants lorsqu'ils voyageaient, prêchant leur message de liberté), ont dû être reformulées au cours des cinq siècles où elles ont été chantées.

Lors de ce processus, la valeur des sons, les images, la couleur et les détails dans lesquels se présentent les émotions et les situations évoquées avaient été reformulés puisque les prêcheurs répondaient aux exigences des femmes auxquelles ils s'adressaient. Évidemment, les histoires biographiques auraient elles aussi, traversé ce processus dialogique², de raffinement identique, avant qu'elles ne soient rassemblées et écrites au V^es. avant J.C.

² Qui est en forme de dialogue.

FEMMES BOUDDHISTES CÉLÈBRES

Les disciples du Bouddha venaient de toutes classes et castes; il y avait des femmes mariées et célibataires, des urbaines, des courtisanes, telle que Ambapali connue pour sa beauté est devenue elle-même theri. Parmi les 22 femmes entrées dans l'ordre et appartenant à la classe royale, on compte Mahaprajapati, fondatrice réputée de l'ordre des nonnes, principale parmi les nonnes; Mattanna Kisa Gotami, autre parente de Gautama et chef parmi celles qui portaient de lourdes robes rêches; Khema, reine consort du roi Bimbisara, qui se distinguait pour sa grande sagesse dans l'ordre et représentait un modèle, comme Uppalavanna. Un grand nombre de nonnes appartenaient aux familles brahmanes. Elles possédaient déjà la tolérance et l'ouverture du fait de l'absence de dogme et de sévérité dans l'hindouisme.

MAHAPRAJAPATI GOTAMI

Première femme à être admise dans l'ordre bouddhiste, la plus célèbre des nonnes, c'est à Mahaprajapati Gotami que l'on doit en fait la création de l'Ordre des bhikkhunis. Elle était la mère de Nanda, demi-frère du Bouddha et aussi soeur de Mahamâya, mère de Shakyamuni. Mahaprajapati partagea avec sa soeur, le même mari, le Roi Souddhodhana, après la mort de Mahamâya. Elle a élevé Shakyamuni Bouddha en remplissant auprès du jeune Siddhartha, le rôle de mère adoptive avec un dévouement admirable. Dans le Vinaya, elle est représentée comme le chef des femmes. Elle prit la tête de l'ordre bouddhiste de nonnes sur sa propre initiative. Quand elle est devenue veuve, désirant beaucoup entrer dans le Sangha, elle demanda au Bouddha de fonder une communauté de nonnes dont elle ferait partie avec d'autres femmes pieuses, mais elle se heurta d'abord à un refus catégorique. Nullement découragée, elle et ses compagnes se firent raser la tête, se vêtirent de grosses robes jaunes semblables à celles des moines et suivirent le Maître à pied de Kapilavastu jusqu'à Vaisali, dans la poussière et la chaleur. Face à un deuxième refus, elle s'adressa à Ananda qui intercédait pour elle auprès du Maître. Celui-ci résista d'abord, puis finit par accepter de mauvaise grâce en décidant que les nonnes devaient se soumettre à une discipline particulièrement rigoureuse, ce qui ne la découragea pas, ni ses dévotes compagnes. Elles furent finalement ordonnées. Elle a atteint peu après l'état d'arahant.

KSEMA

Si Mahaprajapati Gotami fut la fondatrice de l'Ordre des nonnes, Ksema (Khema) était la Supérieure. Reine consort et épouse principale du Roi Bimbisara de Magadha, elle contribua largement à l'épanouissement du Bouddhisme. Contrairement à Samavati et Mallika qui, elles convertirent leurs époux, Ksema s'est faite convertir par le sien. Belle et coquette, elle refusa d'abord de rencontrer le Bouddha, craignant que ce dernier ne parle avec mépris de sa beauté, mais le roi finit par la persuader de se rendre auprès du Maître. Celui-ci fit alors apparaître à

ses yeux une nymphe céleste d'une merveilleuse beauté qui après avoir brillé de tout l'éclat de sa jeunesse, prit peu à peu l'aspect d'une femme mûre, âgée, puis décrépite et enfin d'un cadavre. Voyant Ksema épouvantée, le Bouddha lui adressa un sermon concernant la vanité de la convoitise et la convainquit si bien qu'elle demanda à entrer dans le Sangha. Le roi ayant accepté, elle fut ordonnée nonne et devint bientôt célèbre pour sa profonde sagesse. Parée de toutes les vertus, la tradition vit en elle le plus haut idéal féminin - la nonne par excellence. Originnaire de Sagala, elle devint populaire dans le pays de Maddas et dans son pays de Maghada.

UPPALAVANNA

Uppalavanna dispute presque à Ksema la prééminence parmi les Bhikkhunis. Fille d'un riche banquier de Sravasti, sa beauté était telle que tous les nobles et les bourgeois des pays avoisinants, sollicitaient sa main. Craignant en choisissant l'un d'entre eux, d'offenser les autres, son père lui conseilla de ne pas se marier et de quitter le monde. En fille obéissante, elle accepta et fut ordonnée nonne. Peu après, alors qu'elle allumait une lampe dans la salle de réunion du chapitre, elle fixa si bien la flamme qu'elle entra en méditation et acquit la condition d'arahant. Elle devint rapidement experte en l'art des transformations surnaturelles.

KRSAGAUTAMI

C'est une bien touchante histoire que cela de Krsagautami. Née dans une pauvre famille de Sravasti, elle fut mariée à un homme riche, et soumise aux persécutions et aux mauvais traitements de sa belle-mère. Elle eut un enfant, mais celui-ci mourut en bas âge et la jeune mère, folle de douleur, s'enfuit avec le cadavre de son bébé, cherchant partout un remède qui le ferait revenir à la vie. Elle rencontra enfin le Bouddha et celui-ci lui conseilla de lui apporter un grain de moutarde provenant d'une maison où la mort ne fut jamais encore entrée. Elle comprit bientôt l'impossibilité d'une telle chose, se résignant à abandonner le petit cadavre à son sort, et elle devint nonne.

ET D'AUTRES

On pourrait encore citer Patacara qui après avoir perdu successivement son mari, ses enfants et ses parents, erra, l'esprit égaré, jusqu'au moment où le Maître lui rendit l'intelligence et lui offrit le refuge du Sangha. Bhadra Kapilani, femme de Mahakashyapa, qui partagea sa vie austère jusqu'au jour où elle entra à son tour dans la communauté. Bhadra Kundalakesa qui n'était pas encore mariée à 16 ans, était d'abord une nonne des Nirgrantha et fut convertie au Bouddhisme par Shariputra.

A côté du Sangha, ainsi formé d'hommes et de femmes qui avaient renoncé aux vains plaisirs du monde, il y avait aussi la foule des fidèles laïcs qui entretenaient la Communauté des moines et des nonnes par les dons de nourriture,

de vêtements, de logements, etc... Ces deux sociétés vivaient en étroite symbiose, échangeant les biens matériels nécessaires à la vie des religieux contre l'enseignement du Dharma dispensé par ceux-ci. Parmi ces dévots et souvent généreux donateurs, il en est quelques uns dont le souvenir a mérité d'être conservé par la tradition, et l'on ne saurait parler des disciples du Bouddha sans évoquer les plus importants d'entre eux. Disciples, ils le furent car, s'ils ne se soumièrent pas à la rude discipline monastique, ils furent les auditeurs assidus et attentifs des sermons prêchés par le Bouddha, si bien que la semence du Dharma ainsi déposée dans leur esprit dut germer plus vite, chez certains d'entre eux, que dans la pensée des moines médiocres, paresseux ou qui faisaient preuve d'astuce ou de ruse.

VISAKHA

Il y eut aussi parmi les fidèles laïcs, de pieuses femmes dont la plus célèbre est Visakha. C'était une laïque réputée dont la vie dépeint le rapport le plus noble entre la laïcité et les disciples. C'était une des plus généreuses bienfaitrices laïques de l'ordre. Son esprit de recherche et son dévouement s'exprimaient à travers les dons qui ont aidé à diffuser l'enseignement en entretenant les disciples bouddhistes et nombre de convertis.

Née à Bhadrīka (Bhaddiya), dans le royaume d'Anga, (région du roi Bimbisara), son grand-père Mendaka était un commerçant (setthi) renommé et riche. Son père, Dhananjaya était lui aussi un grand commerçant et avec sa mère Sumana Devi, furent des gens très respectés. Elle n'avait que 7 ans lorsque Gautama vint en ville et Mendaka envoya sa petite-fille écouter son discours. Nombre de domestiques, d'esclaves et de chariots l'accompagnèrent. Bien élevée, ayant vécu dans ce milieu et développé un sens très fort du comportement, elle s'approcha de Gautama avec révérence. Satisfait d'elle, il lui apprit le Dharma. Elle et son entourage furent convertis. Plus tard, elle suivit ses parents à Saketa, lorsque la famille, à la demande du Roi Pasenadi y déménagea. Puis quand elle a été choisie en mariage à seize ans par Punnavaddhana, fils de Migara, un banquier de Sravasti, elle y rejoignit son mari. Son beau-père était un adepte des Nirgrantha, il y eut d'abord quelques dissensions entre eux mais elle parvint à le convertir au Bouddhisme ainsi que sa belle-mère, ce dont ils lui furent ensuite profondément reconnaissants. Les autres membres du foyer adoptèrent eux aussi très vite cette religion.

Sa vertu et sa ferveur religieuses furent récompensées de son vivant et son existence est décrite comme un bonheur idéal. Elle est demeurée très belle et jeune d'aspect jusque dans l'extrême vieillesse tout en conservant une force physique extraordinaire. Elle était investie des cinq beautés, avec un esprit astucieux et fort. Les festivités de son mariage ont duré quatre mois. La dot de Visakha comprenant des bijoux en or, de l'argent, du cuivre, du beurre, du riz et du bétail était un don volontaire de son père. Humble et gentille, elle les distribua aux habitants de Savatthi. Elle avait deux fils, Migara et Migajala. Elle fut comblée d'enfants, de petits-enfants et d'arrière petits-enfants, suprême félicité de la femme indienne et vécut dans la richesse entourée d'honneurs.

Chez son mari, il lui manquait l'ambiance bouddhiste à laquelle elle avait été accoutumée. Malgré cela, son mari n'était pas hostile au bouddhisme. Lorsque Gautama vint, elle lui demanda la permission d'inviter le Maître et sa communauté. Il y accéda. Chez elle, les portes étaient toujours ouvertes à la religion bouddhiste. Chaque jour, elle invitait chez elle 500 moines à déjeuner, puis allait écouter les sermons du Bouddha et s'enquérir des besoins des membres de la Communauté.

Elle acquit une certaine autorité dans les affaires de l'ordre. Elle fit enfin construire dans le Purvarama, le monastère du Mrgaramatuh prasada, un don au Sangha. Grâce à sa contribution, le rapport entre les laïcs et l'ordre s'est amélioré. Ainsi, les laïcs purent prêcher et rencontrer plus facilement Gautama.

LES COURTISANES

La classe des courtisanes continuait à exister pendant l'ère bouddhiste. Des courtisanes telles Vimala Padumavati, Addhakasi et Ambapali ont été converties au Bouddhisme et sont entrées dans l'ordre pour atteindre l'état d'arahant.

AMBAPALI

Amrapali ou Ambapali était une courtisane de Vaisali. La légende veut qu'elle soit née spontanément dans le verger royal et qu'un jardinier l'ait trouvée au pied d'un manguier, d'où son nom. Très belle et très riche, elle devint une fidèle fervente du Bouddha et lui fit don d'un monastère construit dans son propre jardin, le fameux Amrapalivana. Du roi Bimbisara, elle eut un fils, Vimala Kaundinya, qui devint un moine éminent. L'ayant entendu prêcher un jour, elle est devenue nonne, médita sur l'impermanence et atteignit la condition d'arahant.

CONCLUSION

Quel acte révolutionnaire de la part de Shakyamuni Bouddha d'avoir inclus les femmes dans l'ordre religieux ! Si Gautama avait interdit à ces femmes d'y entrer, le monde aurait été envahi de femmes mécontentes, qui auraient dû traverser la vie, résignées à leur sort. Mais elles ont eu l'occasion de montrer leur valeur comme les hommes, de pouvoir transcender les attachements, de suivre le chemin sûr et d'atteindre l'état d'arahant pour exprimer le potentiel en elles.

Le Samyutta Nikaya parle d'égalité des femmes. Entrer dans l'ordre ne dépendait nullement du statut social. Avant le VI^e s. av. J.C., l'importance attachée à l'idée de liberté s'est répandue dans toutes les classes sociales. Gautama n'a pas influencé les individus à entrer dans l'ordre; il n'a jamais donné l'impression à ses auditeurs qu'il leur était impossible d'obtenir la maîtrise de soi, le calme, le salut ou la paix tout en menant une vie quotidienne au foyer. En même temps, il n'a pas minimisé les différences de ceux-ci par rapport aux avantages qu'on connaît en suivant une vie monastique. Il n'a jamais insisté pour que les gens quittent leurs parents, pour le suivre au seul but d'atteindre le nirvâna. Il était convaincu que tout peuple se trouvait à différentes étapes d'évolution spirituelle, travaillant son propre destin d'après la loi immuable de la cause et de l'effet.

*Anuradha Sridhar est membre de la Bharat Soka Gakkai.

BIBLIOGRAPHIE:

1. René De Berval, PRÉSENCE DU BOUDDHISME.
2. I.B. Horner, WOMEN UNDER PRIMITIVE BUDDHISM.
3. Narada, THE BUDDHA AND HIS TEACHINGS.
4. Narada, THE DHAMMAPADA.
5. Jacques Dupuis, L'INDE.
6. Susie Tharu & K. Lalita, WOMEN WRITING IN INDIA, VOL. I.
7. M.C. March, A GLOSSARY OF BUDDHIST TERMS.